

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 9 août 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Un pique-nique interrompu. — Les trois couronnes, par Georges Revilliod. — Préjugés religieux. — La tresseuse de paille. — De partout. — Nos primes. — La Chambre No. 7, par Raoul de Navery (suite). — Le choléra en France. — Poésie : La rose et la tombe, par Victor Hugo. — Un drame horrible. — Un conseil par semaine. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La tresseuse de paille. — Le choléra en France : Mesures de désinfection prises à la gare de Lyon, à l'égard des voyageurs arrivant de Toulon et de Marseille. — Un pique-nique interrompu.

ENTRE-NOUS

Vibrions, bactéries, microbes, microzoaires, bacilles, etc., vous tous enfin aussi infiniment misérables qu'infiniment petits, je ne veux plus m'occuper de vous qu'une fois, qu'une seule fois, que celle-ci.

Vous vous êtes imaginé être les maîtres du monde, parce que, venus un beau jour des bords du Gange, sur un navire anglais, commandé par un Anglais imprudent et ignorant, vous aviez pris possession d'un coin de la Provence, en disant :

"Enfin, nous voici en France, elle sera notre proie, nous allons la dévorer."

Ma foi, tant pis pour vous, vous vous êtes trompés, vous vous êtes heurtés contre la science, contre nos médecins et contre l'hygiène qui vous ont combatus et vaincus.

* *

Science, médecine, hygiène, est-ce là tout ?

Eh bien ! non, la science a découvert le microbe, la bacille du choléra ; les médecins ont essayé d'enrayer le mal ; l'hygiène a fait désinfecter, nettoyer, assainir... et puis, après ?

Avant, pendant, après, il y avait, il y a, il y aura toujours une personnalité qui se dégagera plus pure, plus énergique, plus douce, plus consolante, plus gracieuse, plus belle, plus dévouée, plus aimée, plus aimante que le savant, le médecin et l'hygiéniste. Cette personne n'appartient plus au monde et ne fait pas encore partie des phalanges qui jouissent d'un bonheur sans mélange et chantent toujours la gloire du vrai Dieu !

Cette personnalité, cette personne, c'est la Sœur de Charité, et c'est elle surtout qui a vaincu !

* *

Ma Sœur !

Vous que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, dont j'ignorais l'existence tout à l'heure encore, dont je ne sais ni le nom, ni la patrie... me voici malade, mourant ; on m'amène chez vous, dans la maison que vous ont choisie vos supérieures, je suis loin de la famille, loin de ma mère, de tous les soins des miens et, inconnu, étranger à tout ce qui vous est cher, à votre drapeau, à vos amis, à votre religion peut-être, je retrouve en vous : famille, mère, tout, et j'ai le droit de vous nommer *ma sœur*.

Où donc avez-vous puisé tous ces trésors de pur dévouement, d'amour si simple et si grandiose, de soins constants que vous me prodiguez, et quel est votre but en me donnant tout votre cœur et parfois votre vie en essayant de m'arracher à la mort, moi, pestiféré ?

Où ? Dans la religion !...

Dans quel but ? Le ciel !...

* *

Ma Sœur ! vous m'avez soigné à l'hôpital et je vous ai vue sur le champ de bataille, pendant l'*Année Terrible*, en 1870. Je vous ai vue aller au milieu des balles et de la mitraille, soulever un blessé, lui relever la tête, lui tendre sa gourde d'eau de vie, le ranimer, panser sa blessure et déchirer votre guimpe blanche pour arrêter le sang ; puis le faire transporter à l'ambulance et là, jour et nuit, toujours l'oreille tendue à sa plainte, l'œil fixé sur ses moindres mouvements, sans sommeil et oubliant toute fatigue, le soigner et le guérir.

Ce qu'ont fait vos devancières, vous venez de le

faire encore, vous vous êtes dévouée, comme toujours, à Toulon, à Marseille, à Arles, partout. Soyez bénie, ma Sœur !

* *

Hier, on demandait à l'une d'elles :

— Combien de Sœurs sont mortes du choléra ?

— Combien sont mortes ? on peut vous le dire facilement, répondit-elle en souriant, mais mortes du choléra, ce serait bien difficile. Nous ne faisons pas de différence entre les maladies.

Quelle simplicité et quelle énergie dans ces mots.

Allez donc essayer de comparer les plus belles proclamations ou bulletins d'armée d'Alexandre, de Cyrus, de César, d'Annibal, de Bonaparte à côté de cela !

Et cependant, ces hommes là ne craignaient pas la mort ; mais qu'ils sont petits à côté de cette pauvre, douce et bonne Sœur de Charité !

* *

Après avoir contemplé un moment ce côté si beau de l'humanité presque idéalisée, qu'il est triste de descendre dans notre société si mal bâtie et si querelleuse !

Là-bas, tout est amour, pardon, dévouement et grandeur ; ici, tout est haine, colère, petitesse.

Voilà donc nos soldats de la politique, nos journalistes, nos poètes !

C'est à qui déchirera le plus son voisin : Il a plagié, dit l'un ; il a volé, dit l'autre ; ce sont tous des crétiens, dit le troisième.

Eh bien ! ma parole d'honneur, oui, vous êtes tous en train de devenir crétiens, pour peu que cela continue.

Il a plagié, dites-vous, mais soyez donc honnête : vous avez lu la prose, que vous a-t-elle dit ? rien ou peu de chose ; vous avez lu les vers et votre cœur a bondi, vous vous êtes senti remué jusqu'au fond de votre âme. Alors, bravo pour le poète qui a su faire une perle.

Et vous qui dites au journaliste : Vous êtes un niais, un imbécile, un fourbe, un calomniateur, etc., etc., toute une gamme ascendante de notes criardes. Allons donc ! Ce n'est plus de la discussion cela.

Comment ! vous descendez tous dans la rue, vous ramassez tous de la boue dans le ruisseau, vous vous la jetez réciproquement à la figure et vous vous figurez que vous serez plus propres pour cela ?

* *

Non, non. Finissez-en, et vite !... car le peuple qui vous lit perdra bientôt la notion du vrai, du juste et du bien, et, pesant les injures que vous vous envoyez tous, à qui mieux mieux, ne vous respectera plus et dira : Tous ces gens-là ne valent pas mieux les uns que les autres.

Et alors, vous serez bien plus avancés. Vous aurez perdu tout ce qui fait l'homme dans la société : le respect, l'honneur et la considération.

Et c'est là le meilleur usage que vous pouvez faire de tous ces dons que vous avez reçus en naissant ; c'est comme cela que vous vous rendez utiles à la société, c'est pour cela que vous tenez une plume ?

En vérité, c'est à désespérer de vous tous et à jeter le manche après la cognée.

Mais ce mot sublime de "Patrie" ne vous dit donc plus rien ? mais ces mots "Nouvelle-France," "Canada," sont donc morts ? votre drapeau n'est plus qu'une guenille et vous oubliez votre rôle, puisque vous ne songez qu'à satisfaire vos haines personnelles, puisque vous donnez à nos ennemis ce triste spectacle de vous voir divisés et tous convaincus, à vous en croire, d'immoralité et de charlatanisme.

L'association de Saint-Jean-Baptiste n'a plus de but alors, puisque vous enravez sa marche en vous chamaillant au lieu d'être unis.

* *

Poète, faites des vers, dites-nous en lignes fulgurantes les hauts faits de nos aïeux, célébrez les vertus de nos ancêtres ; racontez-nous en strophes harmonieuses les beautés du printemps, les amours de nos charmantes canadiennes ; burinez les splendides pages de notre histoire ; mais, de grâce, laissez-là ces combats sans gloire, ces batailles stériles et, si un sot vous insulte, dédaignez l'injure et écrivez pour nous, pour nos enfants qui vous en sauront gré. Journalistes politiques, ne vous occupez pas du poète, cela n'est pas de votre ressort, travaillez au

bien du pays à votre manière, donnez-nous des ministres intègres, discutez la politique du pays franchement et loyalement, et vous serez respectés.

Mais, que diable ! occupez-vous tous de votre affaire et cessez de vous insulter.

* *

L'exposition qui doit avoir lieu à Montréal, en septembre prochain, promet d'être très brillante, à en juger par les préparatifs et les demandes des exposants.

Ces réunions des produits de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, n'ont qu'un tort cependant, à mon avis : c'est d'être trop fréquentes et de ne plus avoir grande signification.

Autrefois, quand un industriel ou un cultivateur avait gagné une médaille, un prix, voire même une simple mention honorable, l'heureux vainqueur en tirait gloire avec raison, et la récompense qui lui avait été accordée était réellement séieuse ; mais maintenant, quelle est la maison de commerce qui n'a pas au moins quelques douzaines de prix, diplômes et médailles ?

Il en est des expositions comme de toute autre chose : "pas trop n'en faut," et le public est complètement blasé de ce genre de musée et surtout des prix accordés, parce qu'il sait parfaitement qu'on les jette à la volée sans beaucoup de jugement.

* *

Nos voisins d'Ontario ont si bien compris cette vérité, qu'ils se sont ingénies depuis quelque temps à trouver du nouveau en fait d'exposition, et ils sont arrivés à une décision qui promet pour l'avenir.

C'est une exposition de jolies femmes, non en chair et en os — or n'en est pas encore arrivé là — mais en peinture. Ils appellent cela "beauty competition."

Deux prix seront accordés aux artistes qui auront reproduit les traits des deux plus jolies femmes "vivant en Canada."

Vous voyez d'ici toutes les difficultés auxquelles vont se heurter les juges quand ils seront appelés à donner leur décision.

"Charmant, ce portrait, délicieux contours ; lignes pures, modelé parfait, qui donc est cette dame ? Est-il bien certain qu'elle existe, qu'elle soit aussi jolie. Donnez-m'en la preuve, etc."

Il n'y a pas de contrôle possible.

* *

Cette idée là est comme toutes celles qui germent dans les cerveaux anglais : elle n'est pas complète, elle manque de justesse et d'intelligence.

Puisqu'on veut faire une exposition de beautés féminines canadiennes, et qu'on semble certain de trouver des sujets qui se prêteront à ce genre de concours, pourquoi ne pas exposer ces dames elles-mêmes.

A chaque exposition qui a lieu en Europe et surtout en Angleterre, on est sûr de voir du blé canadien, du beurre canadien, du poisson canadien, des minéraux, des végétaux de toutes sortes, produits de notre sol, et cependant les étrangers n'ont jamais pu jusqu'à présent juger de l'excellence du principal produit, de l'espèce humaine spéciale du Canada.

Il est vrai que nous avons déjà expédié là-bas des spécimens du genre masculin, tels que rameurs, joueurs de lacrosse, tireurs et artilleurs, mais enfin, tout ces types ne représentent qu'un côté de la population, et il y a évidemment une grave injustice à réparer.

* *

Je crains bien cependant qu'il ne passe une bonne quantité d'eau sous le pont avant qu'on ne mette cette idée en pratique, qui me paraît aussi problématique que le traité de paix entre la France et la Chine.

Et à ce propos, avez-vous jamais réfléchi aux conséquences que pourrait amener un coup de canon tiré par les frégates françaises contre une ville du céleste empire. Que feraient donc les douze ou quinze mille hommes qu'on a envoyés là-bas, si tout le peuple aux yeux bridés se soulevait tout à coup ?

Ils sont là quatre cents millions qui, disciplinés ou non, pourraient se ruier sur le vieux monde, ravager toute l'Asie et anéantir l'Europe.

Voyez-vous cette masse s'ébranler et renouveler les exploits des Tartares, des Goths, Vandales, etc. C'est à vous en donner la chaire de poule.